

ANDRZEJ PISOWICZ

*Je dédie ces recherches à la mémoire de
leur inspirateur et mon maître*

Thadée Milewski

MUTATIONS CONSONANTIQUES DANS LES DIALECTES ARMÉNIENS MODERNES

§ 1. NOTIONS PRÉLIMINAIRES (LA MUTATION CONSONANTIQUE)

On rencontre, dans l'histoire de beaucoup de langues qui se caractérisaient primitivement de corrélation de sonorité dans leur système phonologique, des „troubles“ d'oppositions constituant cette corrélation. En pratique cela se ramène, pour la plupart des cas, à remplacer une telle corrélation par une autre¹. Cela peut être, par exemple, la corrélation de tension; mais dans certaines langues on observe une différenciation des anciennes sonores et sourdes à l'aide du changement du ton de la syllabe (langues taï-chinoises) ou bien de la qualité de la voyelle avoisinante (on observe ce phénomène dans les langues khmer, où l'opposition sonore:sourde a été remplacée par une autre, à savoir consonne + voyelle ouverte:consonne + voyelle fermée)².

Les exemples des changements de ce genre nous avons aussi dans les dialectes arméniens. Dans celui de Van par exemple,

¹ T. Milewski, *La mutation consonantique en hittite et dans les autres langues indo-européennes*. Archív Orientální, vol. XVII, 1949. No 3—4, p. 189.

² A. G. Haudricourt et A. Martinet, *Assourdissement et sonorisation d'occlusives dans l'Asie du Sud-Est*. BSL 43, 1947.

l'ancienne opposition de sonorité a été partiellement remplacée (dans la série vélaire) par celle de palatalisation (les anciennes sonores se palatalisent) ainsi que par introduction d'une variante antérieur de la voyelle „a“ après toutes les anciennes sonores (dans toutes les séries locales), tandis qu'après les anciennes sourdes on trouve seulement „a“ postérieur³.

Les phénomènes de ce type peuvent être généralement appelés „mutation consonantique“ (konsonantische Lautverschiebung).

La science n'en a pas, jusqu'à présent, éclairci les causes de façon sûre et univoque. Cette mutation n'est pas un changement d'ordre purement phonétique, comme par exemple l'assimilation ou la dissimilation. On ne la trouve non plus dans toutes les langues, malgré sa portée considérable, et c'est seulement dans peu de langues qu'elle était l'objet d'une analyse détaillée (indo-européennes avant tout — Zabrocki, Fourquet, Grammont — et finno-ougriennes — Zabrocki, Setälä, Szinnyi). Aussi notre science sur la mutation consonantique est-elle loin d'être complète. Pour le moment, l'unique hypothèse la mieux justifiée et qui explique les causes de la mutation en question est la théorie du substrat. Elle affirme que des changements dans un système phonologique sont dûs à l'influence de la langue qu'avait parlée une population donnée avant d'en adopter une autre. Or, la cause principale de la mutation se ramène aux „... concrètes habitudes articulatoires liées au système primitif de la langue et qui différaient selon le temps et l'espace. Ces habitudes, n'étant pas adaptées au système de la langue nouvelle, y excitent des troubles d'équilibre profonds, qui, même des siècles plus tard, se manifestent sous forme de renforcement et de lénition“⁴.

Cette théorie est aujourd'hui largement répandue. Un témoignage en faveur de sa vraisemblance sont les opinions des linguistes du Moyen Age reculé; elles s'accordent parfaitement au point de vue d'aujourd'hui. En voici une; c'est une citation d'oeuvre de Stephannos Syuneci, spécialiste en grammaire arménien de la première moitié du VIII s. (mort 735): — „Et c'est

³ H. Ačariyan, *Khnnuthyun Vani barbari*. Erévan 1952, p. 20.

⁴ T. Milewski, *Ludwik Zabrocki: „Usilnienie i lenicja w językach indoeuropejskich i ugrofińskim“ (compte rendu)*. [Dans:] „Lingua Posnaniensis“ IV, 1953, p. 314—15.

de cette manière que leurs paroles se sont déformées; ils zézayaient et leur prononciation n'était pas nette parmi le peuple qui avait été avant nous; et ils ne distinguaient pas dans leur parole entre b, m, p, ph, à cause de la ressemblance mutuelle de ces sons; et l'un après l'autre ils transmettaient cette déformation à leurs fils; et cette habitude, à force d'être répétée, s'est maintenue comme loi dans chaque province“⁵. Cette opinion est pour nous d'autant plus précieuse, que son auteur avait, comme témoin pour ainsi dire „oculaire“, assisté à des changements qui étaient alors en train de s'opérer dans le système phonologique arménien.

Le superstrat, c'est-à-dire la langue nouvelle, qui „se superpose“, peut aussi influencer le développement d'une langue. Quant à l'aire arménienne, cela se manifeste le plus clairement dans le dialecte de Tiflis où, sous l'influence du géorgien environnant, des occlusives récursives (glottalisées, abruptives) sont apparues, au lieu des anciennes ténues.

Il en résulte que l'influence du substrat et du superstrat aurait pu être la cause principale de la mutation consonantique. Il nous reste encore d'expliquer de quelle manière cette influence se manifesta-t-elle matériellement, en quoi consiste le mécanisme de ce processus. Ce problème a été le mieux exposé et éclairci le plus conséquemment par le prof. Ludwik Zabrocki dans son travail *Le renforcement et la lénition dans les langues indo-européennes et dans le finno-ougrien* (1951). C'est sur les résultats de ce travail que nous allons nous appuyer dans les considérations qui suivent.

Contrairement à ce que disent les spécialistes en phonétique expérimentale expliquant tout changement phonétique seulement par l'action mécanique du facteur articulatoire-phonique (phonétique) de la langue, Zabrocki en accepte un autre encore — celui phonologique. Il peut, dans certains cas, modifier le processus purement phonétique et même le détourner⁶. Semblablement au

⁵ Stephannos Syuneci, *Kherakanuthiwn*. [Dans:] N. Adonc, *Dionisij Frakijskij i jego armjanskie tolkovateli*. Petrograd 1915, p. 188.

⁶ L. Zabrocki, *Przesuwki spółgłoskowe w dialektach ormiańskich*. [Dans:] *Compte rendu de Pozn. Tow. Przyj. Nauk*, I—II 1961, p. 39.

professeur Milewski⁷, qui un peu plus tôt démontra l'ingérence du facteur phonologique dans le processus de monophthonguaison des diphtongues indo-européennes, Zabrocki démontre l'existence du même phénomène dans la mutation consonantique. Il se sert du matériel arménien. L'action du facteur phonologique est expliquée par M. Milewski (dans son compte rendu de l'ouvrage de Zabrocki) de façon suivante:

„La cause principale de la réaction du facteur sémantique-phonologique est une crainte subconsciente des sujets parlants d'identifier des mots jusqu'alors distincts; ils craignent aussi la formation d'une série d'homonymes nouvelle, ce qui pourrait amoindrir la valeur du système de la langue en tant que moyen de communication“⁸. L'opinion que voici a pour le point de départ la base de la substance phonique; quant au rôle du facteur phonologique, elle le ramène au rôle modificateur. L'opinion contraire est énoncée par les phonologues (Trnka, Kuryłowicz) qui, comme point de départ pour les changements phonétiques, acceptent des métamorphoses au sein du système phonologique. Ces métamorphoses, conformément à l'avis des phonologues, se manifestent ensuite dans la base phonique sous forme des changements phonétiques.

La cause immédiate de mutation (cause principale en serait l'influence du substrat) est, selon Zabrocki: le renforcement ou l'affaiblissement du courant d'air expiré et qui fait agir les organes de la parole⁹. Les changements phonétiques causés par l'accroissement de la force du courant d'air sont appelés le renforcement; l'affaiblissement de ce courant constitue la lénition.

Meillet¹⁰ et Grammont¹¹ interprétaient cette mutation

⁷ T. Milewski, *Sur la monophthonguaison des diphtongues dans les langues indo-europ.* [Dans:] „Eos“ XI, f. 1, 1939.

⁸ T. Milewski, *Łudwik Zabrocki: „Usilnienie i lenicja w językach indoeuropejskich i ugrofińskim“* (compte rendu). [Dans:] „Lingua Posnaniensis“ IV, 1953, p. 315.

⁹ L. Zabrocki, *Usilnienie i lenicja w językach indoeuropejskich i ugrofińskim*. Poznań 1951.

¹⁰ A. Meillet, *Les dialectes indo-européens*, p. 89 et suiv.; A. Meillet, *Caractères généraux des langues germaniques*, p. 34 et suiv.

¹¹ Grammont, *Traité de phonétique*, p. 167.

d'une manière différente. Selon eux, la cause immédiate en serait l'action retardée des cordes vocales (glotte ouverte). Cette hypothèse nous semble toutefois peu exacte, vu les difficultés qui surgissent quant à l'interprétation de la mutation des moyennes aspirées indo-européennes.

§ 2. MUTATION PRÉARMÉNIENNE (LA PREMIÈRE)

Or, si l'on accepte le point de vue de Zabrocki, c'est-à-dire si l'on estime que la mutation consonantique est causée par le renforcement du courant d'air expiré, on est à même d'expliquer de manière suivante l'origine du système d'occlusives (et d'affriquées) d'arménien classique:

1. les moyennes aspirées pré-indo-européennes passaient, en se renforçant, aux moyennes non aspirées respectives¹²:

*bh ≥ b, *dh ≥ d, *gh ≥ g, *gh ≥ g

2. les moyennes pré-indo-européennes, en se renforçant, passaient aux ténues faibles¹³:

*b ≥ p, *d ≥ t, *g ≥ c, *g ≥ k

3. les ténues pré-indo-européennes passaient aux ténues aspirées¹⁴. Cet état est nettement observable seulement dans les séries dentale et vélaire, où *t ≥ th, *k ≥ kh. Dans la série labiale qui en arménien est exceptionnellement faible, le renforcement provoqua un relâchement complet d'occlusion labiale et fit passer *p ≥ ph ≥ h à la spirante. Dans la série palatale la spirantisation de *k ≥ s, caractéristique pour les langues de satem, auxquelles l'arménien appartient, eut lieu.

4. On admet pour l'arménien l'existence de quatre genres d'articulation dans la langue primitive. La quatrième série — celle des ténues aspirées — ne témoignait au fond des changements substantiels causés par le renforcement. Seulement on a en arménien la spirante -χ- en face de *kh, ce qui, au demeurant, paraît

¹² L. Zabrocki, *Usilnienie...*, p. 149.

¹³ *Ibid.*, p. 131—2.

¹⁴ *Ibid.*, p. 132, 148; et A. Meillet, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*, p. 24.

ne pas être le résultat de la mutation. C'est, à ce qu'il semble, un développement antérieur, analogue à celui qui avait lieu en iranien et en grec, par exemple, où il n'y avait pas de mutation¹⁵. Il en résulte que le renforcement était plus faible en arménien qu'en germanique. En arménien, les ténues pré-indo-européennes passaient, en se renforçant, aux aspirées, tandis qu'en germanique ce développement alla plus loin, aboutissant aux spirantes. Analogiquement, on a ici les ténues faibles pour les moyennes pré-indo-européennes. Celles-là subirent en germanique un renforcement ultérieur pour aboutir aux ténues fortes¹⁶.

Après le renforcement eut lieu la lénition qui était la cause d'affaiblissement et de spirantisation de *p $\geq$ w et de *t $\geq$ w, y, à l'intérieur du mot. C'est aussi la lénition qui provoqua la spirantisation des affriquées j $\geq$ z, ĵ $\geq$ ž à l'intérieur du mot. On observe un phénomène analogue dans des dialectes modernes. Nous allons en parler encore.

Les deux processus ci-mentionnés, aussi bien que d'autres changements, étaient la base de la formation du système classique.

Voici le schéma illustrant ces changements (la série dentale est la plus typique):

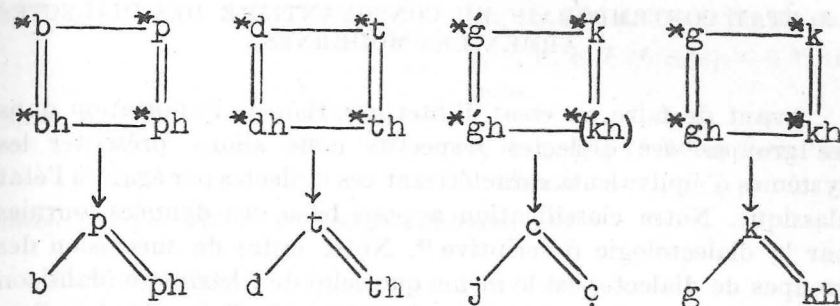
```

    pré-indo-europ.  *dh      *d      *t      *th
                     /         /         /
    état après       d         t         th
    la 1-ère mut.
  
```

Si l'on compare les systèmes phonologiques respectifs, on constate que les „faisceaux“ quadruples de corrélation préindoeuropéens qui se caractérisaient d'opposition de sonorité et d'aspiration, se transformèrent (par suite de mutation que nous appelons „la première“) en faisceaux triples ayant pour base, eux aussi, l'opposition de sonorité et d'aspiration. La différence entre eux consiste en ceci que, dans le premier cas, chacun des termes de corrélation avait participé à ces deux oppositions, tandis qu'en arménien ces corrélations furent réduites d'un terme (moyenne aspirée). C'est seulement une ténue qui participe à deux oppositions comme leur terme non marqué:

¹⁵ L. Zabrocki, *Usilnienie...*, p. 146—7.

¹⁶ *Ibid.*, p. 40.



où

opposition de sonorité est marquée par —

opposition d'aspiration est marquée par ==

Par suite de différentes palatalisations une nouvelle série de trois affriquées se forme:



De ce système (il avait dominé, à n'en pas douter, — au V-ème siècle — les régions centrales d'aire arménienne, c'est-à-dire dans la province de Tarawn, à l'ouest du lac de Van, grec Ταρῶν) se développèrent au cours des siècles des systèmes de dialectes nouveaux¹⁷. On en distingue sept à présent (cf. plus bas, § 3). Si l'on les compare avec l'état classique, on constate, hors de doute, que la mutation a sa grande part au processus de leur formation. Cela est bien claire si l'on tient compte de ce que la mutation consonantique est un phénomène à caractère cyclique (alternation des renforcements et des lénitions)¹⁸ comme cela résulte de l'examen des autres langues à mutation. Une fois l'équilibre du système troublé, les perturbations ainsi causées durent très longtemps. Il en est de même pour les langues germaniques où les processus de mutation sont en train de se faire même à présent.

¹⁷ A. Meillet, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*, p. XII—XIII; et: H. Ačaryan, *Hayoc lezvi patmuthyun* (histoire de la langue arménienne) vol. II, Erévan 1951, p. 364.

¹⁸ L. Zabrocki, *Usilnienie...*, p. 117.

§ 3. ETAT CONTEMPORAIN DU CONSONANTISME DES DIALECTES ARMÉNIENS MODERNES

Avant de faire un essai d'interprétation de la mutation dans les groupes des dialectes respectifs nous allons présenter les systèmes d'équivalents caractérisant ces dialectes par égard à l'état classique. Notre classification a pour base des données fournies par la dialectologie descriptive¹⁹. Notre ordre de succession des groupes de dialectes est le même que celui de Gharibyan (dans son ouvrage *Du consonantisme arménien*)²⁰; M. Zabrocki, lui, l'accepte aussi²¹.

I-er groupe:

Il embrasse les dialectes occidentaux: celui de Xarberd-Yerzənka (aujourd'hui les vilayates d'Erzincân, Tunceli et Elâzığ en Turquie), celui de Şebīn-Karahisar, de Xotərjūr, de Sebastya (aujourd'hui la ville de Sivas), d'Arabkir, d'Akn (la ville d'Akn), de Hemşin, d'Artial (ou de Suçava), c'est-à-dire le dialecte des Arméniens polonais, roumains et hongrois, aussi que le dialecte de Nor-Naxiġevan. Ce groupe se caractérise par des équivalents suivants:

class. b, d, g, j, ĵ — dial. bh, dh, gh, jh, ĵh
 „ p, t, k, c, č — „ b, d, g, j, ĵ
 „ ph, th, kh, ɸ, ɸ̄ — „ sans changements

II-ème groupe:

Dialectes: celui d'Ararat, de Karin (d'Erzurum), de Muş, de Diadin-Basargeġar, de Nor-Julfa (dialecte de la colonie arménienne à Ispahan).

class. b, d, g, j, ĵ — dial. $\left\{ \begin{array}{l} \text{bh, dh, gh, jh, ĵh — à l'initiale} \\ \text{(dans une partie des parlers:} \\ \text{b, d, g, j, ĵ)} \end{array} \right.$

¹⁹ Avant tout: A. Gharibyan, *Hay barbaragituthyun* (dialectologie arménienne). Erévan 1953, p. 47 et suiv.; A. Grigoryan, *Hay barbaragituthyan dasənthaç* (cours de dialectologie arménienne). Erévan 1957, p. 85 et suiv.

²⁰ A. S. Garibjan (Gharibyan), *Ob armjanskom konsonantizme*. [Dans:] „Voprosy Jazykoznanija“ 1959, No 5, p. 81 et suiv.

²¹ L. Zabrocki, *Przesuwki...*, p. 38 et suiv.

ph, th, kh, ɸ, ɸ̄ — à l'intérieur
 p, t, k, c, č (fortes) — à l'initiale
 class. p, t, k, c, č — dial. $\left\{ \begin{array}{l} \text{—} \\ \text{b, d, g, j, ĵ (faibles) — à l'intérieur} \end{array} \right.$
 class. ph, th, kh, ɸ, ɸ̄ — sans changements

III-ème groupe:

Dialectes: de Trabzon (aujourd'hui Trabzon en Turquie), d'Evdokiya (aujourd'hui la ville de Tokat en Turquie), constantinopolitain, de Maraş. Les équivalents:

class. b, d, g, j, ĵ — dial. $\left\{ \begin{array}{l} \text{b, d, g, j, ĵ — à l'initiale} \\ \text{ph, th, kh, ɸ, ɸ̄ — à l'intérieur} \end{array} \right.$
 class. p, t, k, c, č — dial. b, d, g, j, ĵ
 class. ph, th, kh, ɸ, ɸ̄ — sans changements.

IV-ème groupe:

Dialectes de l'ancienne Cilicie sauf celui de Maraş: de Zeythun, de Hajin, de Svediya, de Khesab, de Beylan, de Khabusiye, d'Aramo et de Sasun.

class. b, d, g, j, ĵ — dial. p, t, k, c, č
 class. p, t, k, c, č — dial. b, d, g, j, ĵ
 class. ph, th, kh, ɸ, ɸ̄ — sans changements.

V-ème groupe:

Dialectes: de Tigranakert, de Malathya, de Rodostho, de Nikomedia et d'Ordu. C'est en même temps le système de la langue littéraire ouest-arménienne.

class. b, d, g, j, ĵ — dial. ph, th, kh, ɸ, ɸ̄
 class. p, t, k, c, č — dial. b, d, g, j, ĵ
 class. ph, th, kh, ɸ, ɸ̄ — sans changements.

VI-ème groupe:

Ici, le système classique tout entier est resté intact. Ce sont les dialectes: d'Agulis, de Meyri, de Karčevan, de Karaday, de Dəzmar. On les parle dans les environs du moyen Araks.

VII-ème groupe:

Dialectes: de Karabay, de Šemaḡa, de Hadruth, de Kheyvan-Šayaḡ, de Xoy (Khoi), de Maraḡa (aujourd'hui Marāḡe en Iran), de Urmia (aujourd'hui la ville de Rezāye en Iran), de Van (à l'est du lac de Van) ainsi que les colonies arméniennes dans différentes villes d'Iran (sauf Ispahan), et à Astrakhan. C'est la périphérie est de l'aire arménienne. Les équivalents sont ici:

class. b, d, g, j, ĵ — dial. $\left\{ \begin{array}{l} p, t, k, c, \check{c} \text{ — à l'initiale} \\ (ph, th, kh, \check{c}, \check{c} \text{ — à l'intérieur,} \\ \text{dans une partie des dialectes}) \end{array} \right.$

class. p, t, k, c, \check{c} — dial. p, t, k, c, \check{c}
class. ph, th, kh, \check{c}, \check{c} — sans changements

Il s'ensuit des matériaux présentés plus haut que les ténues aspirées classiques ne subirent aucun changement. Comme résultat du renforcement (de tels résultats s'observent dans tous les dialectes à l'exception du groupe VI) on se serait attendu à un passage des ténues aspirées aux spirantes respectives. Cependant cela n'eut pas lieu. On a ici, paraît-il, affaire à l'influence du facteur phonologique qui se fait nettement voir dans les mutations arméniennes. Il est vrai que dans les séries labiale et dentale il n'y avait pas d'obstacle pour la spirantisation des ténues $p \geq f$, $t \geq \theta$, mais la série vélaire possédait la corrélation du rapprochement et connaissait l'opposition ténue:spirante. Car à côté du *kh* classique (continuant le **k* pré-indo-europ.) il y avait aussi la spirante vélaire -*χ*- provenant en partie du très rare **kh* pré-indo-europ., mais en même temps se trouvant dans nombre d'emprunts (au persan, au sémitique). La spirantisation éventuelle de $kh \geq \chi$ entraînerait la formation d'une multitude d'homonymes. Le renforcement fut donc arrêté; d'où vient qu'on n'observe aucun changement substantiel visible s'il s'agit des ténues aspirées classiques. Cet „enrayage“ du renforcement eut lieu dans toutes les séries locales, malgré que la menace d'homonymie fût présente seulement à la série vélaire.

§ 4. LES THÉORIES JUSQU'ICI ÉMISES SUR LE DÉVELOPPEMENT DU SYSTÈME DES OCCLUSIVES DANS LES DIALECTES ARMÉNIENS

Même si l'on passe seulement en revue, c'est-à-dire de manière imparfaite et superficielle, les équivalents des occlusives classiques dans les dialectes modernes, on peut constater que des changements trouvés sont le résultat des processus de mutation. Là où on a des ténues en face des anciennes moyennes, il y avait eu, sans doute, le renforcement. Si, par contre, on a les moyennes au lieu des anciennes ténues, il faut présumer la lénition²². Il est cependant nécessaire de tenir compte de l'action possible du facteur phonologique; sinon, il est quelquefois impossible d'expliquer les phénomènes d'une façon cohérente. En fait d'exemple on peut citer justement les dialectes arméniens dont l'état de consonantisme compliqué (résultat d'action des facteurs phonétique et phonologique) demeurerait jusqu'à présent inexplicable. Les linguistes arméniens, aussi bien que ceux d'Europe (Karst)²³ se bornaient à décrire les phénomènes sans en éclaircir les causes. Un essai d'interprétation des systèmes dialectaux (qui seraient la continuation du pré-indo-européen) était tenté par A. Gharibyan²⁴. Il basa son hypothèse sur l'existence, dans toute une série des dialectes (du I et II groupes) des moyennes aspirées qui correspondaient, au point de vue étymologique, aux moyennes aspirées pré-indo-européennes, p. ex. **bher*-, dial. arm. mod. *bherem*. Cette hypothèse fut acceptée par Ghéorghiev²⁵, Fourquet²⁶. D'un avis pareil était aussi le caucasologue norvégien Vogt²⁷; comme Pedersen²⁸, il admet la possibilité d'existence, en arménien classique, des moyennes aspirées. Cette théorie

²² L. Zabrocki, *Usilnienie...*, p. 244.

²³ J. Karst, *Historische Grammatik des Kilikisch-Armenischen*. 1901.

²⁴ A. S. Garibjan, *Ob armjanskom konsonantizme*.

²⁵ B. I. Georgiev, *Peredviženie smýčnych soglasnyh v armjanskom jazyke i voprosy etnogeneza armjan*. [Dans:] „Voprosy Jazykoznanija“ 1960, No 5, p. 35 et suiv.

²⁶ J. Fourquet, *Genезis sistemy soglasnyh v armjanskom jazyke*. [Dans:] „Vop. Jaz.“ 1960, No 6, p. 68.

²⁷ H. Vogt, *Les occlusives en arménien*. [Dans:] „Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap“, vol. XVIII, Oslo 1958.

²⁸ Pedersen, *Armenisch und die Nachbarsprachen*. KZ 39, p. 337.

a cependant été contestée et totalement renversée par Aghayan²⁹ et Djahoukjan (Jahukyan)³⁰. En effet, il existe dans les dialectes examinés par Vogt et Gharibyan, des moyennes aspirées qui ne correspondent nullement aux moyennes aspirées pré-indo-européennes. On a p. ex. *gh* dialectal provenant de *w (*ghidem* /je sais/ ≤ *weid-). Cela prouve d'une façon évidente que les moyennes aspirées dialectales sont d'origine secondaire. Pour le *gh* dialectal continuant *w on doit admettre, comme étape de transition, *g*, c'est-à-dire l'état d'arménien classique. Les emprunts le confirment aussi.

M. Zabrocki donne dans son travail „Le renforcement et la lénition dans les langues indo-européennes et dans le finno-ougrien“, l'interprétation de la ainsi appelée mutation cilicienne (c'est-à-dire la deuxième) qu'on observe dans la langue du royaume arménien de Cilicie (XI—XIV s.) et dans les dialectes qui la continuent (groupe IV). Zabrocki explique les deux tendances apparemment contraires — le renforcement d'un côté (*b, d, g, j, ĵ* ≥ *p, t, k, c, č*), et la lénition (*p, t, k, c, č* ≥ *b, d, g, j, ĵ*) de l'autre (toutes les deux, elles agissent avec la même force sur toutes les parties du mot) — en ayant recours à l'action du facteur phonologique qui aurait influencé le développement des ténues classiques. Le courant d'air renforcé agissait sur la série des moyennes et la désonorisait par suite d'ouverture des cordes vocales, ce qui rendait impossible leur vibration³¹. Les ténues auraient dû passer aux aspirées sous l'influence du courant d'air renforcé. Or, cela menaçait d'une confusion de la série des ténues avec celle des ténues aspirées ce qui aurait eu pour le résultat la formation d'une masse énorme d'homonymes. Les ténues passent aux moyennes: *p, t, k, c, č* ≥ *b, d, g, j, ĵ*. Ainsi le système de trois séries est sauvé.

Comme on a déjà dit, les ténues aspirées classiques ne sont pas sujettes aux changements substantiels. Il en résulte que le

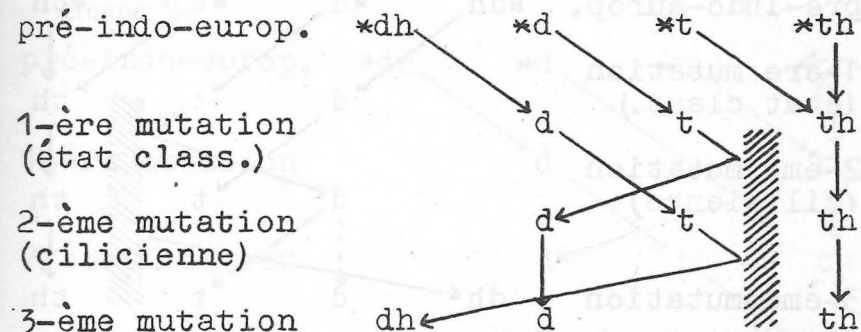
²⁹ E. B. Agajan, *O genezise armjanskogo konsonantizma*. [Dans:] „Vop. Jaz.“ 1960, No 4, p. 37.

³⁰ Džaukjan, *K voprosu o proischoždenii konsonantizma armjanskikh dialektov*. [Dans:] „Vop. Jaz.“ 1960, No 6, p. 39.

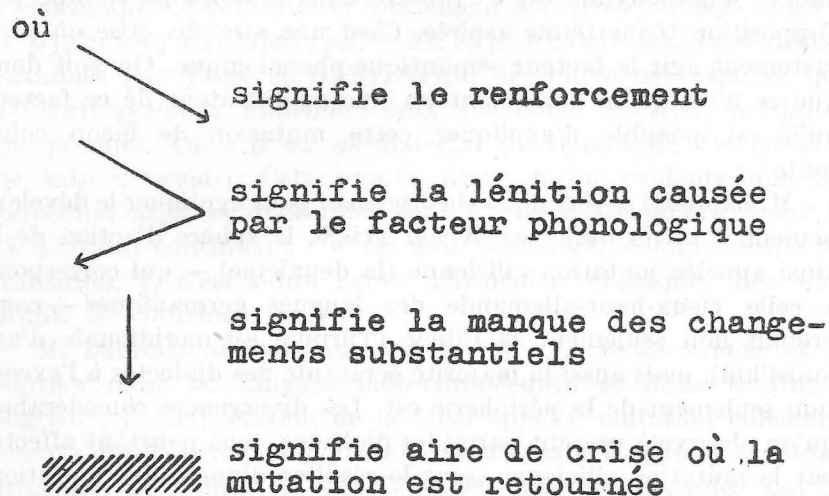
³¹ L. Zabrocki, *Usilnienie...*, p. 2—3, 168.

danger d'homonymie est à craindre dans le domaine confiné par l'opposition ténue:ténue aspirée. C'est une aire de crise où peut justement agir le facteur sémantique-phonologique. On voit donc que ce n'est qu'en admettant un rôle modificateur de ce facteur qu'il est possible d'expliquer cette mutation de façon cohérente.

M. Zabrocki se sert de sa théorie aussi pour expliquer le développement d'autres dialectes. A son avis³², la sphère d'action de la ainsi appelée mutation cilicienne (la deuxième) — qui correspond à celle vieux-haut-allemande des langues germaniques — comprenait non seulement la Cilicie (Turquie est-méridionale d'aujourd'hui), mais aussi la majorité écrasante des dialectes à l'exception seulement de la périphérie est. Les divergences considérables qu'on observe à présent parmi les dialectes, tous pourtant affectés par la mutation cilicienne, sont le résultat d'une autre mutation, troisième de suite. Les moyennes aspirées des dialectes modernes du groupe I et II sont le résultat d'action du facteur phonologique sur les ténues nouvelles en train de se renforcer, et qui proviennent des moyennes classiques par suite de la deuxième mutation (cilicienne). Eh bien, dès qu'elles atteignirent (la déjà troisième mutation durant) à un certain degré d'aspiration, la sonorisation eut lieu, ce qui sauva le système de trois séries. Les moyennes aspirées se formèrent. Le développement des dialectes du groupe I se présente donc de façon suivante:

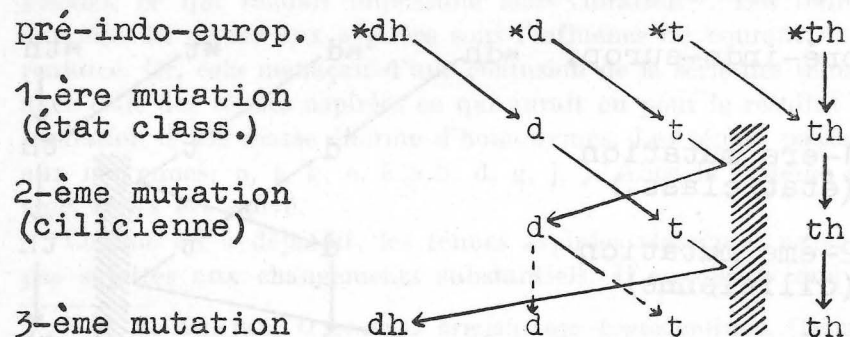


³² L. Zabrocki, *Przesuwki...*, p. 38 et suiv.



Le renforcement de la troisième mutation agissait avant tout sur les ténues récemment formées, provenant immédiatement des moyennes classiques. C'était simplement la suite de la deuxième mutation.

Pour les dialectes du groupe II M. Zabrocki admet, lors de la 3-ème mutation, aussi un renforcement à l'initiale des nouvelles moyennes, provenant de la lénition. On a donc le schéma:

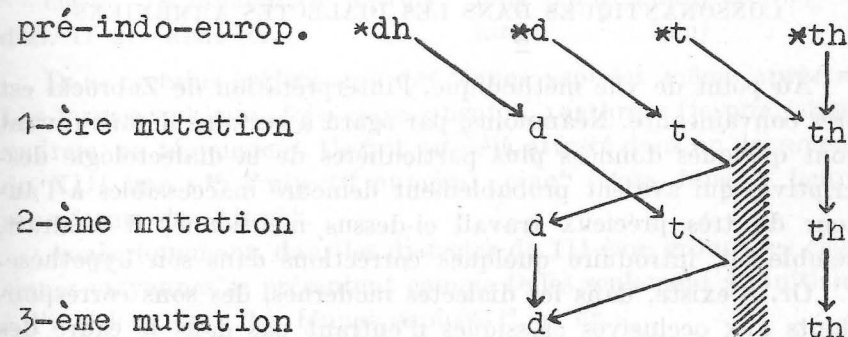


où ———> signifie le renforcement seulement à l'initiale du mot

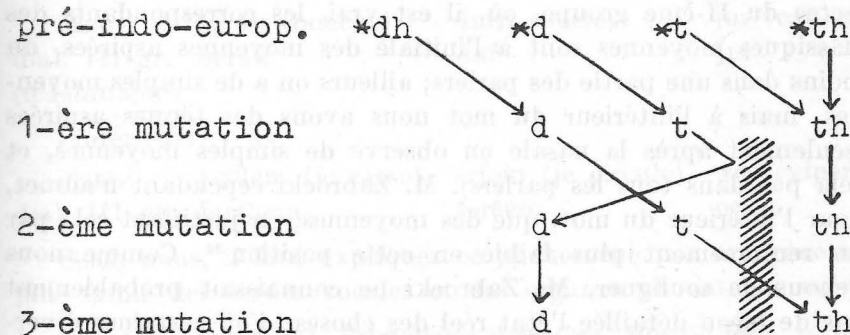
————> signifie le manque des changements substantiels à l'intérieur du mot

Il y avait de même, selon Zabrocki, la mutation des nouvelles ténues (= moyennes classiques) dans les dialectes du groupe III et V. On observe là-bas une catastrophe — le système composé de deux termes: moyenne — tenue aspirée — se forme. Une différence quant à l'identification des séries est aussi à observer. Le groupe V opère un renforcement ultérieur des classiques moyennes qui se confondent ainsi avec les ténues aspirées. Dans le groupe III l'action du facteur phonologique se fait voir: le renforcement tourne à la lénition. Ici on n'observe quand même pas de traces du renforcement sous forme d'aspiration, comme cela eut lieu dans les groupes I et II; on assiste à l'identification avec les moyennes formées plus tôt, la deuxième mutation durant. — Schématiquement:

groupe III:



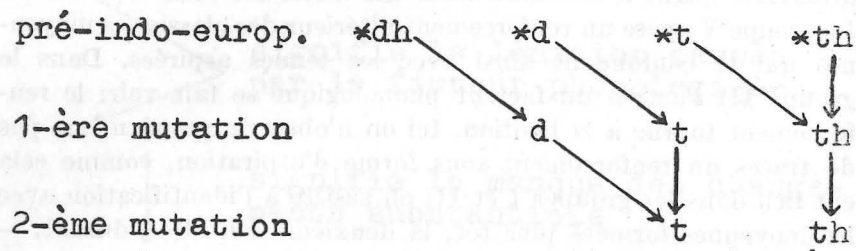
groupe V:



Dans les dialectes du VII groupe eut lieu, selon Zabrocki, la 2-ème mutation, incomplète, qui aurait seulement „remué“ la

série des moyennes (celle-ci étant la plus susceptible aux processus de mutation à cause de la masse articulatoire la plus petite des cordes vocales)³³. Elles passaient aux ténues respectives.

groupe VII:



§ 5. ESSAI D'INTERPRÉTATION DU PROCESSUS DES MUTATIONS CONSONANTIQUES DANS LES DIALECTES ARMÉNIENS

Au point de vue méthodique, l'interprétation de Zabrocki est très convaincante. Néanmoins, par égard à certains détails (avant tout quelques données plus particulières de la dialectologie descriptive) qui avaient probablement demeuré inaccessibles à l'auteur du très précieux travail ci-dessus mentionné, il faudrait, semble-t-il, introduire quelques corrections dans son hypothèse.

Or, il existe, dans les dialectes modernes, des sons correspondants aux occlusives classiques n'entrant pas dans le cadre des explications données par Zabrocki. Il en est ainsi pour les dialectes du II-ème groupe, où, il est vrai, les correspondants des classiques moyennes sont à l'initiale des moyennes aspirées, du moins dans une partie des parlers; ailleurs on a de simples moyennes, mais à l'intérieur du mot nous avons des ténues aspirées (seulement après la nasale on observe de simples moyennes, et cela pas dans tous les parlers). M. Zabrocki cependant n'admet, pour l'intérieur du mot, que des moyennes, en justifiant cela par un renforcement plus faible en cette position³⁴. Comme nous venons de souligner, M. Zabrocki ne connaissait probablement pas de façon détaillée l'état réel des choses, d'où certaines diver-

³³ L. Zabrocki, *Usilnienie...*, p. 17, 245.

³⁴ L. Zabrocki, *Przesuwki...*, p. 42.

gences dans son travail. Voici quelques exemples illustrant des correspondances présentées ci-dessus:

l'initiale:

class.	beran (bouche)	duṛn (porte)	gayl (loup)
dial. II gr.	bheran	dhur	ghel
class.	jax (gauche)	jur (eau)	
dial. II gr.	jhax	jhur	

l'intérieur:

class.	sr̥bem (je nettoie)	jar̥dem (je casse)	hogi (âme)
dial. II gr.	sər̥phem	jar̥them	fok̥hi
class.	thagavor (roi)	varj (payement)	mej (dedans, en)
dial. II gr.	thakhavor	var̥	me̥

l'intérieur après n:

class.	khandem (je détruis)	hing (cinq)	hunj (gerbe)
dial. II gr.	khandem	hing	hunj

Dans certains parlers on a des ténues aspirées même après n. Les formes ankham (fois, class. angam), xenthrem (je prie, class. xndrem) en témoignent. Ce fait est déjà attesté dans un document du XIII-ème s.³⁵; l'adjectif numéral „cinq“ (class. hing) y figure sous forme de „hinkh“.

Analogiquement, dans les dialectes du III-ème groupe les classiques moyennes se présentent comme telles seulement à l'initiale, à l'intérieur on a les ténues aspirées³⁶, p. ex.:

l'initiale:

class.	beran (bouche)	duṛn (porte)	jur (eau)
dial. III gr.	beran	dur	jur

(d'Istanbul)

l'intérieur:

class.	jar̥dem (je casse)	sr̥jem (je circule)	awj (vipère)
dial. III gr.	jar̥them	sr̥jem	o̥

Selon nous, il faut expliquer ce phénomène par une réaction plus faible des cordes vocales et des organes phonateurs supra-

³⁵ Vardan Arewelci, *Patmuthiwn tiezerakan*. Moscou 1881, p. 116.

³⁶ A. Grigoryan, *Hay barbaragituthyan dasenhatc* (cours de dialectologie arménienne). Erévan 1957, p. 301.

glottaux à l'intérieur du mot. La fréquente, dans de différents dialectes, spirantisation des affriquées, et qui a lieu seulement à l'intérieur du mot, parlerait en faveur d'une telle hypothèse³⁷. Nous croyons donc que, lors de la deuxième mutation (pour les détails, v. plus bas), le résultat immédiat du renforcement des classiques moyennes étaient, dans une partie de dialectes, des ténues aspirées à l'intérieur du mot et surtout à la finale.

Au point de vue théorique cela est parfaitement possible. M. Zabrocki écrit dans son premier travail: „Si le renforcement de l'occlusion supraglottale manquait complètement lors de la désonorisation des moyennes, le courant d'air, n'étant pas affaibli par l'occlusion des cordes vocales, provoquerait une aspiration, et des ténues aspirées se seraient formées“³⁸.

Dans les dialectes du groupe II et III, où nous avons pris nos exemples, le consonantisme est fort compliqué; aussi le phénomène en question ne s'y dessine-t-il pas de façon tellement claire, comme dans ceux de la périphérie est (groupe VII). L'état réel n'y répond totalement pas au schéma dont se servait Zabrocki. Comme équivalents des classiques moyennes y sont: à l'initiale — les ténues; à l'intérieur — (et surtout à la finale) on a, dans la plupart de ces dialectes, des ténues aspirées (!), p. ex. dans le dialecte de Marayā, de Karabay, de Urmia, de Šatax et d'autres³⁹. Seulement dans le dialecte de Van on rencontre d'habitude les ténues à l'intérieur et les ténues aspirées uniquement à la finale. En dehors de cela, il n'y avait pas de lénition dans ces dialectes. Aux changements substantiels furent sujettes seulement les classiques moyennes passant à de simples ténues à l'initiale; à l'intérieur — généralement aux ténues aspirées:

class. b, d, g, j, ĵ	— dial. VII gr.	$\left\{ \begin{array}{l} p, t, k, c, č \text{ (l'init.)} \\ ph, th, kh, ç, ċ \text{ (l'intér.)} \end{array} \right.$
class. p, t, k, c, č	— sans changements	
class. ph, th, kh, ç, ċ	— sans changements	

³⁷ A. Gharibyan, *Hay barbaragituthyun*. Erévan 1953, p. 134. Auteur donne des exemples du dialecte d'Urmia et d'Istanbul.

³⁸ L. Zabrocki, *Usilnienie...*, p. 120.

³⁹ A. Gharibyan, *Hay barbaragituthyun*. Erévan 1953, p. 361.

Il nous semble donc injustifié de considérer les ténues aspirées des dialectes arméniens modernes comme résultat de deux renforcements ($b \geq p \geq ph$). Car on ne peut pas en admettre deux pour l'intérieur et un seul pour l'initiale du mot. Ce serait contraire aux principes théoriques, l'initiale étant, de par sa nature, la plus susceptible aux processus de mutation⁴⁰. Il faut tout simplement supposer le résultat double du renforcement des moyennes $\left(b \begin{array}{l} \nearrow p \\ \searrow ph \end{array} \right)$ selon la réaction des organes phonateurs.

A l'initiale, cette réaction est adéquate au courant d'air renforcé; à l'intérieur non. Le renforcement $b \geq ph$ ne doit donc nécessairement être la continuation du renforcement $b \geq p$.

Un certain rôle dans ce processus revient peut-être à l'accent expiratoire qui, en arménien classique aussi bien que dans la plupart des dialectes frappe la dernière syllabe du mot. Cette expiration plus forte avait bien pu faire accroître l'aspiration des classiques moyennes désonorisées à l'intérieur du mot, et surtout à la finale. Le manque d'une réaction quelconque des organes phonateurs — qui (nous venons de le souligner) dans cette position ne faisaient aucune résistance au courant d'air renforcé — favorisait tout cela.

Or, si l'on admet la possibilité du passage immédiat des classiques moyennes aux ténues aspirées par suite d'un seul renforcement, on peut, d'une autre façon que Zabrocki, concevoir le développement des dialectes du groupe V, où le passage des classiques moyennes aux ténues aspirées s'opère dans toutes les positions. Dans ces dialectes, le renforcement (que nous observons aussi dans les dialectes des groupes II et III et, le mieux, dans le groupe VII) se caractérisant par le manque complet de réaction des cordes vocales et des organes phonateurs supraglottaux, eut probablement lieu aussi à l'initiale. Ceci est parfaitement possible; en prégermanique par exemple, on observe un phénomène semblable quant au renforcement des ténues pré-indo-européennes. Ce renforcement se caractérisait par un manque de réaction supraglottale dans toutes les positions. Cela avait abouti à un

⁴⁰ L. Zabrocki, *Usilnienie...*, p. 244: „Le renforcement a lieu tout d'abord à l'initiale“.

passage (par l'étape des aspirées) aux spirantes. Comme résultat immédiat des moyennes, les ténues aspirées des dialectes du groupe V purent se former par suite d'une seule mutation. Les processus de mutation sont d'une grande variabilité. La même cause générale (renforcement ou affaiblissement du courant d'air) peut, sur des territoires différents, donner des résultats totalement différents. Il résulte des considérations de Zabrocki⁴¹ que ce développement se faisait, il est vrai, de différentes manières, mais seulement lors de la troisième mutation. Quant à nous, nous croyons que ces différences furent observables déjà lors de la 2-ème mutation, et que les dialectes du V groupe (et du II-ème, v. plus bas) en question n'avaient pas passé par l'étape intermédiaire attestée dans les documents ciliciens et dans les dialectes modernes du groupe IV. Les dialectes du groupe V et ceux du groupe II avaient un développement différent déjà dans le cadre de la deuxième mutation.

S'il s'agit des dialectes du groupe V, l'hypothèse ci-dessus présentée est confirmée par de nombreux faits philologiques (ainsi que par l'analogie des autres dialectes et par l'histoire de la mutation germanique) tandis que pour ceux du groupe II il y a des prémisses d'ordre linguistique avant tout.

Occupons-nous tout d'abord des données philologiques qui nous permettent de voir plus nettement l'histoire de la deuxième mutation. Au XI-ème s. elle fut sans doute terminée sur l'aire cilicienne, aboutissant aux résultats connus⁴². Cependant, on rencontre — de très bonne heure, car déjà au VI-ème s. (sic!), et ensuite au VIII-ème s. — les traces d'une mutation du type: moyenne $\geq$ tenue aspirée. En effet, dans les documents laissés par l'école ainsi dite grecque des traducteurs, nous trouvons des formes témoignant de ce que les moyennes s'étaient mêlées aux ténues aspirées. En effet, le calque du grec ἀπόστροφος (ἀπό + στρέφω) aurait dû être *apa-darj* (class. *darjnem* — je retourne). Cependant la forme attestée est *apatharc*. De même le calque de ἐγκώμιον (ἐν + κώμη) grec est *ner-phoł* qu'on avait transcrit *nerboł* ce qui témoigne de la prononciation du classique *b* comme

⁴¹ L. Zabrocki, *Przesuwki...*, p. 41—2.

⁴² L. Zabrocki, *Usilnienie...*, p. 163—4.

*ph*⁴³. Même si l'on admet que ce sont là des fautes des scribes, il y a d'autres et de très sûrs arguments; ils sont fournis par un commentateur anonyme (Meknič Ananun) de l'œuvre Τέχνη γραμματική de Dionysios le Thracien. Le commentaire de celui-là, datant du VII-ème s.⁴⁴ contient une très précieuse information sur l'existence, à ce temps-là; de la prononciation triple des moyennes classiques. En fait d'exemple il cite trois formes: *bazuk*||*pa-zuk*||*phazuk* (emprunt à l'iranien du I—IV s., cf. pehlevi *bāzūk*). Ces formes „existaient réellement dans la manière de prononcer“⁴⁵.

Quant aux dialectes du groupe II, nous avons déjà dit que le passage des classiques moyennes aux ténues aspirées était probable à l'intérieur du mot, lors de la II mutation. Autrement, il serait difficile d'expliquer leur apparition. En effet, elles n'avaient pas pu se former par suite de la III-ème mutation, car alors nous serions forcé de restreindre la sphère d'action du facteur phonologique seulement à l'intérieur du mot. Cependant une telle conjecture serait injustifiée. Même si l'on admet que l'initiale est fonctionnellement plus chargée, l'interprétation de ce phénomène reste très peu convaincante. Il est vrai que les ténues aspirées sont peu nombreuses à l'intérieur du mot en arménien classique (en réalité, seulement la série vélaire est ici représentée, toutes les autres ayant eu subi, déjà dès le préarménien, la lénition *p $\geq$ w, *t $\geq$ w, y), mais cela se rapporte seulement aux mots d'origine indo-européenne, qui constituent la minorité du lexique arménien. Dans une multitude d'emprunts les ténues aspirées se trouvaient souvent aussi à l'intérieur. Le danger d'homonymie menaçait aussi bien l'initiale que l'intérieur du mot.

Il ne nous reste que de croire que les ténues aspirées de l'intérieur se créaient des classiques moyennes lors de la II-ème mutation. A l'initiale se formaient d'habitude de simples ténues. On constate un tel état dans les dialectes du groupe VII.

⁴³ H. Ačariyan, *Hayoc lezvi patmuthyun*, vol. II, Erévan 1951, p. 135.

⁴⁴ A. Arakhelyan, *Hay žovovrdi mtavor mšakuythi zargačman patmuthyun* (histoire de culture intellectuelle du peuple arménien). Erévan 1959, p. 279.

⁴⁵ N. Adonc, *Dionisij Frakijskij i jego armjanskije tolkovateli*. Petrograd 1915, p. 149.

L'hypothèse de Zabrocki concernant les dialectes du II-ème groupe semble être contestée aussi par d'importantes données que nous fournit le dialecte de Muš (du moins une partie de ses parlers). On y observe des processus de mutation vivants que subissent les emprunts au persan moderne, au turc, voir les emprunts au russe les plus récents⁴⁶. Les moyennes turques sont prononcées à l'initiale comme des moyennes aspirées, p. ex. *demirçi* (maréchal ferrant) *dhamərçi*. Il en est de même pour les emprunts au russe, p. ex. *deputat* ≥ *dhebudad*⁴⁷. Les ténues russes se sonorisent à l'intérieur, p. ex. *kooperat* ≥ *koberad*. On ne l'observe pas dans les emprunts au turc, des ténues turques (et persanes) étant prononcées avec une certaine aspiration et identifiées dans le dialecte avec les ténues aspirées indigènes qui ne subissent pas la mutation. Ces deux vivants processus témoignent d'existence *simultanée* du renforcement et de la lénition. Celle-ci est donc un phénomène relativement récent dans les dialectes du II groupe. Ce qui en témoigne indubitablement, c'est qu'on ne la trouve dans le dialecte de Nor-Ĵulfa⁴⁸ (colonie arménienne à Ispahan), séparé du dialecte d'Ararat, au début du XVII-me s.⁴⁹ (l'exil fameux de quelques dizaines de milliers d'Arméniens, chassés de la Plaine d'Ararat, sous Abbas le Grand, dans les années 1603—1604). Cependant Zabrocki attribue cette lénition à la 2-ème mutation qui fut, selon lui, identique dans les dialectes du II-ème groupe avec celle dite cilicienne et qui était caractéristique pour les dialectes du III-ème groupe. Mais la lénition agit ici même à présent et est un processus parallèle au renforcement qui donne, comme résultat, des moyennes aspirées; tous les deux, ils constituent la 3-ème mutation. Cette lénition est dans ce cas un processus naturel, n'étant pas modifiée par le facteur phonologique; elle n'affecte que l'intérieur du mot, ce qui est typique pour son action.

⁴⁶ Džaukjan, *K voprosu o proischoždenii konsonantizma armjanskich dialektov*. [Dans:] „Vop. Jaz.“ 1960, No 6, p. 39 et suiv.

⁴⁷ S. Baġdasaryan-Thaphalçyan, *Mšo barbarə* (le dialecte de Muš). Erévan 1958, p. 193.

⁴⁸ Džaukjan, *K voprosu...*

⁴⁹ S. Poġosyan, *Hayastana XIII—XVII darerum* (Arménie entre XIII—XVII s.), volume V de l'édition: *Hay žoyovrdi patmuthyun* (histoire du peuple arménien). Erévan 1960, p. 175.

En vertu de tout ce qui vient d'être dit, nous nous proposons d'envisager d'une façon différente l'histoire des mutations consonantiques arméniennes et les relations entre des groupes de dialectes déterminés. La base d'une telle division ne seront, bien entendu, que des différences entre des systèmes phonologiques de ces dialectes; cette division ne s'accorde pas avec la division morphologique (selon la manière de former le présent).

Pour commencer, quelques prémisses d'ordre historique. L'arménisation des groupes différents peuplant le Plateau Arménien et les territoires contigus dura assez longtemps. Au XI-ème s. encore on rencontre, aux environs de Muš, c'est-à-dire dans les régions centrales de l'aire arménienne, des enclaves vivantes des langues asianites. Des données sur les groupes ethniques constituant l'Etat arménien nous sont fournies par des auteurs d'antiquité (Strabon, Hérodote), qui citent 19 noms de tribus (p. ex. *Táoxoi* — plus tard la province de Taykh; *Σάσπειρες* — plus tard Sper, etc.). Le philologue arménien du VII s. Stephannos Syuneçi mentionne „sept parlers périphériques (zbařsn zezerakans), à savoir: le parler de la province de Korçaykh, de Taykh, de Xoyth, celui de la Quatrième Arménie (Ĵorrord Haykh), de Sper, de Syunikh et de Arçay”⁵⁰. Comme cela résulte des recherches de Hübschmann⁵¹ et d'Ačarjan⁵² ensuite, il faut attribuer ces noms aux minorités non-arméniennes qui avaient eu subsisté, au VII s., en nombre de sept au moins. En se basant sur de nombreuses et très sûres données on peut prétendre que, dans les périphéries d'Arménie, des langues distinctes se parlaient au VII s. encore. Dans son *Histoire de l'Eglise* (553—4) l'auteur Zakharya nomme: „le pays syounite (Syunikh, aujourd'hui Karabay, avec le dialecte respectif, appartenant au VII groupe) ayant sa propre langue“. De même, Procope de Césarée décrit l'armée envoyée en Arménie Byzantine par le roi persan Kobade (488—531) comme composée d'Arméniens et de Syounites⁵³.

⁵⁰ N. Adonc, *Dionisij Frakijskij i jego armjanskije tolkovateli*. Petrograd 1915, p. 187.

⁵¹ Hübschmann, *Armenische Grammatik*, p. 519.

⁵² H. Ačarjan, *Hayoç lezvi patmuthyun*, vol. II, Erévan 1951, p. 128—134.

⁵³ *Ibid.*, p. 132.

Or, il semble que l'arménien classique (V-ème s.) était dans les périphéries une langue nouvelle, supprimant les langues asiatiques indigènes. On a donc affaire à un substrat de plus de l'arménien. La mutation consonantique préarménienne (la 1-ère) eut donc lieu de beaucoup plus tôt, elle n'est pas liée avec l'arrivée des Arméniens au Plateau Arménien. Les traces de cette mutation, conservées dans les langues les plus rapprochées de l'arménien au point de vue génétique (par ex. le phrygien) parlent en faveur de son ancienneté. Il en résulte que la 1-ère et la 2-ème mutations furent causées par le fait que les tribus non arméniennes habitant les territoires adjacents aux frontières avaient adopté la langue arménienne, à l'époque d'épanouissement de l'Etat de Grande Arménie (II—I s. avant Christ) et dans les premiers siècles de notre ère. Ces langues ne connaissaient probablement pas l'opposition de sonorité et leur influence provoqua des changements du système phonologique de la langue adoptée, c'est-à-dire de l'arménien. Cela se manifeste sous forme de nouvelles mutations. Les impulsions venaient du côté des frontières; la deuxième mutation est donc d'origine périphérique. L'existence, dans le centre de l'aire (la province de Tarawn), de la langue classique qui représente l'état le plus ancien, et la prompte apparition de la mutation dans les périphéries en témoignent (cf. les données des VI—VII s. mentionnées ci-dessus à la page 202). Le centre demeurerait sans doute plus conservatif que les périphéries, où de profonds processus liés avec l'adoption d'une langue nouvelle par des tribus autochtones avaient lieu. Une tendance à la mutation venant des périphéries gagnait peu à peu le centre. Le dialecte de Muš (centre — l'ancienne province de Tarawn) en est le témoignage. La mutation y apparut avec un certain retard. En effet, même aujourd'hui la 3-ème mutation y agit, affectant des emprunts, pour récents qu'ils soient (cf. plus haut, p. 204), tandis que dans les dialectes du même groupe situés plus loin vers le nord (le dialecte d'Ararat et celui de Karin) ce processus est depuis longtemps terminé; dans une partie de parlars du dialecte d'Ararat (à Pharpi) la 4-ème mutation est en train de s'opérer (v. plus bas). L'analyse des matériaux fournis par ces dialectes nous fit supposer que la tendance à la mutation en train d'expansion vers le centre se manifeste sous formes diverses dans

les périphéries déterminées, ce qui est parfaitement possible, vu la distance dont elles sont séparées l'une de l'autre. Pour expliquer l'hétérogénéité de la manière dont s'opéra la 3-ème mutation nous supposons sa diversité déjà dans le cadre de la 2-ème mutation dont on observe les résultats dans des documents écrits à partir du VI, VII s. et qui au X—XI s. fut sans doute terminée. Pour la 3-ème mutation il faut admettre une période postérieure. En effet, on n'observe pas ses résultats en Cilicie, dont la population était venue des territoires par excellence arméniens, au XI-ème s., par suite d'émigrations⁵⁴. Nous sommes d'avis que la 2-ème mutation était née dans les périphéries; nous en distinguons quatre types que nous attribuons à la périphérie sud, ouest, est et nord. Ci-dessous nous parlons brièvement de chacune d'elles en en présentant le développement hypothétique.

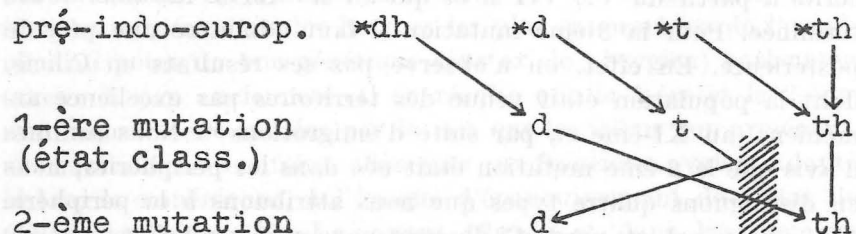
A. Périphérie Sud

(dialectes du V-ème groupe)

Ici, la mutation s'opérait de façon partiellement présentée plus haut (groupe V, p. 202). Les classiques moyennes et ténues subissent le renforcement. Celui des moyennes n'étant pas empêché par la réaction adéquate des organes phonateurs supraglottaux, ce qui entraînait la formation des ténues aspirées et la confusion avec la série analogue déjà existante. Les classiques ténues se renforçaient en tendant, elles aussi, à se confondre avec les ténues aspirées. Le facteur phonologique entra alors en jeu, ce qui arrêta le renforcement et causa un processus inverse, c'est-à-dire la lénition, affectant toutes les positions du mot. Ceci la distingue de la lénition naturelle (pas causée par le facteur phonologique) qui n'agit qu'à l'intérieur du mot (p. ex. dans les dialectes du groupe II). Les moyennes nouvelles se sont formées. En fin des comptes, le système phonologique se transforme: composé auparavant de 3 séries, il n'en conserve que 2 à présent, étant privé des ténues. Il est difficile de déterminer la substance phonologique des oppositions de ce système nouveau (moyenne:ténue aspirée), car

⁵⁴ S. Poyosyan, *Hayastana XIII—XVII darerum*. Erévan 1960, p. 157.

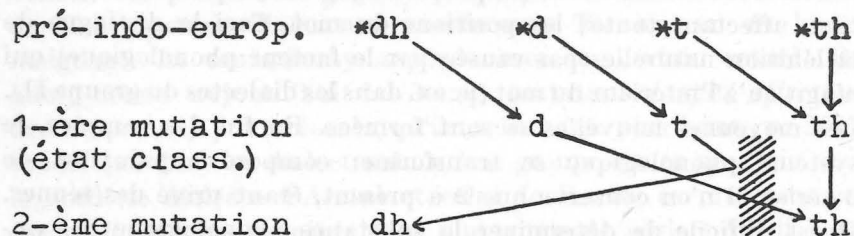
cela peut être aussi bien l'opposition de sonorité que celle d'aspiration (comme en danois, où il est impossible de décider si les occlusives y sont caractérisées par l'opposition de tension ou par celle d'aspiration)⁵⁵. Schématiquement, nous concevons de façon suivante le développement des occlusives de cette périphérie:



La 2-ème mutation y avait été un fait accompli probablement dès le VII-ème s. (Ananun Meknič, commentateur anonyme, v. plus haut p. 203 — cite à ce temps-là les formes *bazuk*||*pazuk*||*phazuk*), du moins en ce qui concerne le renforcement. La lénition put y avoir lieu un peu plus tard.

Dans le subdialecte de la ville de Hazzo (dialecte de Tigranakert, groupe V) le facteur phonologique agissait dès le moment où les classiques ténues en train de se renforcer atteignirent déjà un certain degré d'aspiration. Comme résultat on a des moyennes aspirées⁵⁶. Un phénomène analogue est à observer dans les dialectes du II-ème groupe (périphérie nord) lors de la 3-ème mutation.

Pour le subdialecte de Hazzo on a donc:



⁵⁵ N. Trubetzkoy, *Grundzüge der Phonologie*, p. 142.

⁵⁶ Džaukjan, *K voprosu...*

Le vestige de cette périphérie est le dialecte de Tigranakert moderne, que parlait jusqu'à la I-ère Guerre Mondiale la population arménienne habitant les territoires du haut Tigre (le centre en était la ville de Silvan, près des ruines de l'ancien Tigranakert). Les autres Arméniens méridionaux parlaient kurde, turc ou arabe. Par suite de migrations et de colonisations se formèrent, sur la base de cette périphérie, des dialectes de Malathya relativement proche, et plus loin des dialectes de Ordu (Turquie septentrionale), ceux de Nikomedia et de Rodostho (Nord-ouest de la Turquie). Le système phonologique de ces dialectes fut adopté par l'arménien littéraire occidental.

B. Périphérie Ouest

(dialectes du IV, I et III groupes)

Ici, la 2-ème mutation avait la forme de celle dite cilicienne. Nous emploierons dorénavant ce terme seulement pour désigner la 2-ème mutation de la périphérie ouest. Ses résultats (c'est-à-dire le passage des class. b, d, g, j, ĵ ≥ p, t, k, c, č et class. p, t, k, c, č ≥ b, d, g, j, ĵ) se sont maintenus intacts dans les dialectes modernes du groupe IV, sur le territoire de l'ancienne Cilicie. Cette périphérie constitue aussi le point de départ pour les dialectes modernes du I-er groupe. La 3-ème mutation (son mécanisme est admirablement décrit par Zabrocki)⁵⁷ y eut lieu. L'étape intermédiaire pour ces dialectes étaient les dialectes du groupe IV (c'est-à-dire la mutation cilicienne); certains faits d'ordre philologique en témoignent. En effet, historien grec du XI-ème s. Georg Kedrenos cite le nom de la forteresse Bayberd (forme class.) comme Παίπερτε (an 1057)⁵⁸. Cette localité se trouve sur l'aire occupée par les dialectes du I groupe (à proximité de la rivière Čorox). La forme Παίπερτε prouve l'existence de la prononciation cilicienne sur ce territoire et confirme l'origine secondaire de l'état actuel (ici aux classiques moyennes correspondent aujourd'hui des moyennes aspirées) qui est le résultat de la 3-ème mutation,

⁵⁷ L. Zabrocki, *Przesuwki...*, p. 41.

⁵⁸ H. Ačairyan, *Hayoc lezvi patmuthyun*, vol. II. Erévan 1951; p. 385.

relativement tardive (elle date du XVII s. ou même de plus tard). Des faits suivants en témoignent:

Au I-er groupe appartient entre autres le dialecte de Hemşin, (nord-ouest de la Turquie, autrefois Hamamaşen). Au XVII-ème s. par suite de persécutions turques une partie d'habitants de ce territoire émigrent à l'ouest, où ils vivaient jusqu'à la II-ème Guerre Mondiale, dans la province de Djanik (à l'est de Sinope). Leur subdialecte est évidemment identique avec celui de Hemşin. La seule différence entre eux existe dans le domaine du consonantisme, car celui-là conserve le système créé par la mutation cilicienne, tandis que le subdialecte de la population restée dans les environs de Hemşin, aussi que beaucoup de dialectes du I-er groupe, subissent la 2-ème mutation.

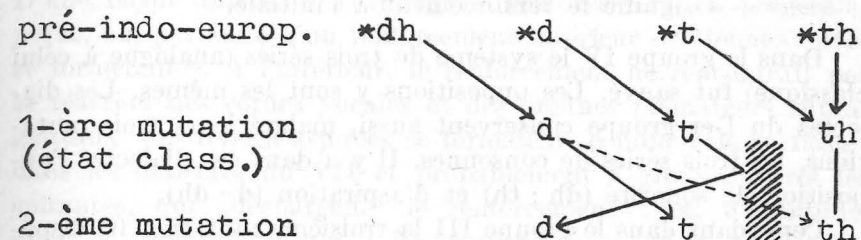
Dans une situation analogue se trouve le dialecte de Nor-Naxiĵevan, que parlaient les Arméniens venus de la Crimée, fixés ensuite dans les environs de Rostov sur le Don⁵⁹. Il est difficile d'indiquer avec exactitude le berceau arménien de cette population; on peut néanmoins affirmer qu'elle est originaire des aires où la mutation cilicienne avait eu lieu. En effet, il est des parlers (rustiques avant tout) qui conservent les résultats immédiats de cette mutation, tandis que dans d'autres eut lieu la 3-ème mutation, la même que dans les dialectes du I-er groupe.

D'une colonie criméenne provenaient aussi les Arméniens constantinopolitains; pendant longtemps ils constituaient l'agglomération arménienne absolument la plus grande (au début du XX-ème s. leur nombre montait à 400 mille). Le dialecte qu'ils apportèrent avec eux au XV s. et qui forme un point de départ pour le ci-dessus mentionné dialecte de Nor-Naxiĵevan subit, lui aussi, la 3-ème mutation. D'une façon analogue celle-ci s'opérait dans quelques autres dialectes constituant avec le constantinopolitain le III-ème groupe. Ce type de mutation a été présenté par Zabrocki dans son deuxième ouvrage⁶⁰. Il nous reste d'expliquer la substitution des classiques moyennes de l'intérieur du mot par les ténues aspirées, dans les dialectes du III-ème groupe (nous

⁵⁹ H. Ačaryan, *Khmnuthyun Nor Naxiĵevani barbari*. Erévan 1925, et A. Grigoryan, *Hay barbaragituthyan dasenħac*. Erévan 1957, p. 423.

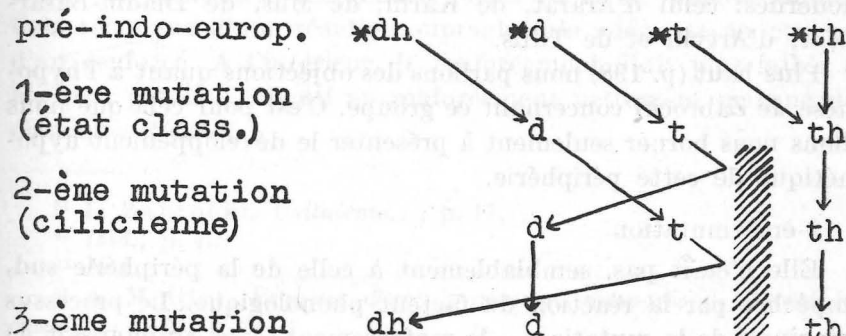
⁶⁰ L. Zabrocki, *Przesuwki...*, p. 42.

venons d'en parler, v. p. 201). Or, il semble que nous avons ici affaire à une variante de la mutation cilicienne qui formait le point de départ pour les dialectes du III-ème groupe. Dans une partie du territoire où la mutation cilicienne agissait, les classiques moyennes de l'intérieur passaient, à ce qu'il paraît, immédiatement aux ténues aspirées, comme cela se faisait dans les dialectes du V, II et VII groupe (v. plus haut, p. 201). Les dialectes du III-ème groupe sont justement la continuation de cette variante. Car il serait impossible de déduire l'état actuel du type principal de la mutation cilicienne, vu qu'il est impossible que 1° le facteur phonologique agit seulement à l'initiale, 2° le renforcement fût plus fort à l'intérieur. On peut donc présenter la mutation cilicienne par un schéma suivant:



où -----> signifie le renforcement à l'intérieur dans une partie de parlers. Cet état est représenté par les dialectes du IV-ème groupe. Par suite de la 3-ème mutation se forme le consonantisme du:

I-er groupe:



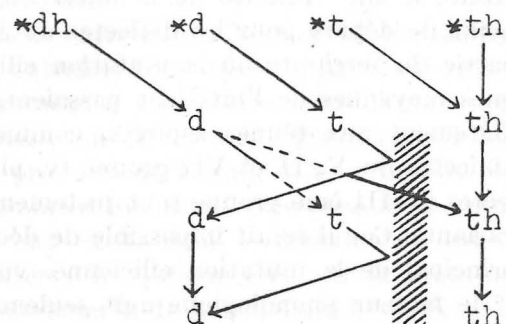
et du III-ème groupe:

pré-indo-europ.

1-ère mutation
(état class.)

2-ème mutation
(cilicienne)

3-ème mutation



où ----> signifie le renforcement à l'intérieur,

-----> signifie le renforcement à l'initiale.

Dans le groupe IV le système de trois séries (analogue à celui classique) fut sauvé. Les oppositions y sont les mêmes. Les dialectes du I-er groupe conservent aussi, malgré leurs trois mutations, les trois séries de consonnes. Il y a dans ces dialectes l'opposition de sonorité (dh : th) et d'aspiration (d : dh).

Cependant dans le groupe III la troisième mutation fit disparaître une série. Le système devient ainsi bisériel, comme celui du groupe V (v. plus haut p. 207).

C. Périphérie Nord (dialectes du groupe II)

Elle est la base des systèmes consonantiques des dialectes modernes: celui d'Ararat, de Karin, de Muş, de Diadin-Basar-geçar, d'Artvin et de Tiflis.

Plus haut (p. 198) nous parlions des objections quant à l'hypothèse de Zabrocki concernant ce groupe. C'est pour cela que nous allons nous borner seulement à présenter le développement hypothétique de cette périphérie.

2-ème mutation

Elle n'était pas, semblablement à celle de la périphérie sud, empêchée par la réaction du facteur phonologique. Le processus principale de la mutation — le renforcement — se caractérisait ici

par un accroissement de force relativement réduit du courant d'air, ce qui ne permit pas la confusion des séries quelconques. En connexion avec cet accroissement réduit de force du courant d'air on observe un développement différent de l'initiale, plus susceptible aux changements, et de l'intérieur du mot. Les détails se présentent de façon suivante:

Le renforcement agit avant tout sur les consonnes faibles, c'est-à-dire les moyennes. Ici les changements substantiels se manifestent le plus tôt⁶¹, car les cordes vocales sur lesquelles en premier lieu le courant d'air exerce son action, ont la masse la plus petite. Le courant d'air en question provoque la désonorisation des moyennes qui, de la sorte, passent aux ténues. Le renforcement des moyennes s'arrête ici, les ténues étant faibles. D'une façon différente avait agi le renforcement en prégermanique, où, par suite d'un renforcement ultérieur des ténues fortes se formèrent⁶². A l'intérieur, le renforcement ne rencontrait pas la réaction des cordes vocales et des organes phonateurs supraglottaux; des ténues aspirées se formaient, comme cela se faisait dans les dialectes du VII et probablement V groupe. Après les spirantes, qui „déchargent“ le renforcement⁶³, et, d'habitude, après la sonante nasale *n* les moyennes se sont conservées, p. ex. *azg* ≥ *azg* (nation, famille), *khandem* ≥ *khandem* (je détruis).

Bien sûr, le renforcement agissait aussi sur les ténues qui, dans la langue classique, étaient faibles⁶⁴; elles se distinguaient des moyennes seulement par la sonorité, et non par la tension. Le renforcement était, bien entendu, plus fort à l'initiale et entraîna la formation des ténues fortes (≤ class. ténues faibles). Cela témoigne d'une réaction supraglottale adéquate au courant d'air renforcé. A l'intérieur, le renforcement était plus faible et n'a pas, paraît-il, abouti au renforcement nettement marqué des classiques ténues.

⁶¹ L. Zabrocki, *Usilnienie...*, p. 17.

⁶² *Ibid.*, p. 4.

⁶³ *Ibid.*

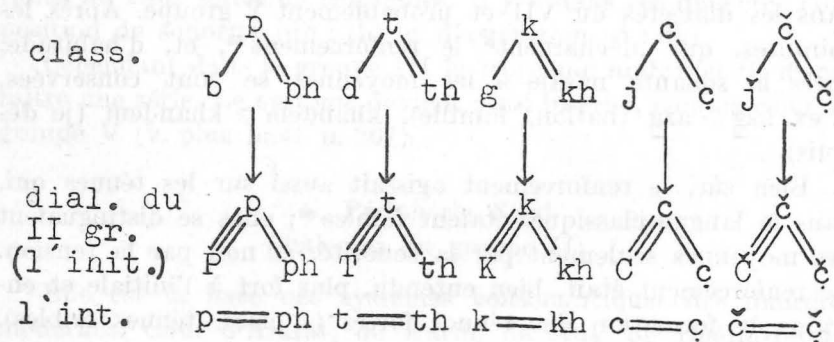
⁶⁴ A. Meillet, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*. 1936, p. 24.

La série des ténues aspirées n'y subit pas de changements visibles, comme d'ailleurs sur l'aire arménienne toute entière ⁶⁵.

Le résultat, dans la périphérie nord, de la 2-ème mutation qui se caractérisait par la réaction supraglottale adéquate à l'intérieur, fut la substitution (à l'initiale) de l'opposition de sonorité par celle d'intensité ⁶⁶. Il s'agit ici de l'intensité de l'occlusion supraglottale et non de la force du courant d'air (les aspirées sont à cet égard faibles, car elles manquent de pression intense des organes sujets à l'occlusion). A l'intérieur se conserva seulement l'opposition d'aspiration, dont le terme non marqué était la tenue faible. L'opposition de sonorité s'amuit en cette position, les moyennes de l'intérieur s'étant identifiées avec les ténues aspirées; nous venons d'en parler plus haut.

Schématiquement:

où ——— signifie l'opposition de sonorité
 = = = „ „ d'aspiration
 = = = „ „ d'intensité



Cette mutation avait probablement eu lieu avant le IX-ème s. Nous sommes en possession de certains formes attestées de cette

⁶⁵ Si l'on ne tient pas compte de la dissimilation dans les groupes à spirantes après lesquels les ténues aspirées passent aux faibles. Phénomène non lié à la mutation.

⁶⁶ Il faut distinguer entre l'opposition d'intensité (ou de pression) et l'opposition de tension, cf. Trubetzkoy, *Grundzüge der Phonologie*, p. 139: „Intensitätskorrelation“.

époque et qui témoignent de la mutation. Les transcriptions géorgiennes des noms géographiques arméniens sont ici d'une importance et d'une valeur extrêmes. Le géorgien distingue parfaitement entre les consonnes aspirées et non aspirées (dont le trait phonologique est la glottalisation). Pour rendre les ténues non aspirées arméniennes les Géorgiens employèrent avec conséquence des signes pour les glottalisées géorgiennes, et les aspirées furent transcrites à l'aide des lettres géorgiennes utilisées pour les aspirées également. Ainsi, dans *La vie de St. Gobron* géorgien, datant du IX s. on trouve un nom de localité arménien *Kolbakhar* (forme classique) transcrit *Kolphakhari*; le nom de ville *Gajenk* (forme classique) on rendit *Gačiani*, celui de la forteresse *Cob* — *Copha* ⁶⁷.

L'état observé après la 2-ème mutation dans la périphérie nord était probablement l'étape de transition aussi pour la périphérie est; nous en parlerons davantage.

3-ème mutation eut lieu quelques siècles plus tard, peut-être au XI—XII s. Une masse d'emprunts turcs postérieurs à cette période, n'était pas affectée par elle ⁶⁸, du moins dans les dialectes situés le plus loin à nord (Ararat et Karin). Dans le dialecte de Muš la 3-ème mutation eut, paraît-il, lieu encore plus tard; dans certains parlers elle affecta aussi des emprunts turcs et persans, voire même les emprunts au russe les plus récents (v. plus haut p. 204).

La 3-ème mutation se compose aussi bien du renforcement que de la lénition. Il se peut que cette lénition est la continuation d'une tendance plus ancienne, qui surgit, à n'en pas douter, après la 2-ème mutation et qui, lors de la 3-ème mutation, se manifestait aussi sous la forme de sonorisation. La lénition agissait seulement à l'intérieur, ce qui est caractéristique pour elle ⁶⁹; elle affecta les classiques ténues qui, en cette position, ne subirent qu'un renforcement minimal lors de la 2-ème mutation.

⁶⁷ S. Yeremyan, *Hayastano est „Ašxarhacoyci“*. Erévan 1963, p. 59, 87, 56.

⁶⁸ Džaukjan, *K voprosu...*

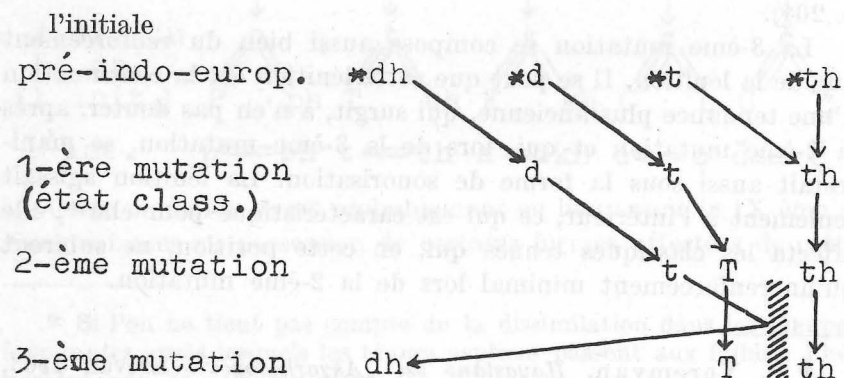
⁶⁹ L. Zabrocki, *Usilnienie...*, p. 51.

Dans quelques dialectes (p. ex. dans celui de Tiflis qui s'était détaché du dialecte d'Ararat au XIII—XV s.) la lénition se fit voir de façon moins nette. Dans celui de Nor-Ĵulfa (se développant indépendamment de l'aire d'Ararat à partir du XVII s.) la sonorisation n'eut point lieu du tout ⁷⁰.

Le renforcement de la 3-ème mutation agit avant tout sur les consonnes faibles (provenant des classiques moyennes) et seulement sur celles de l'initiale. L'intérieur reste sous influence de la lénition (un phénomène semblable est à observer en danois) ⁷¹. Ce renforcement menait à l'aspiration des ténues, ce qui menaçait de leur fusion avec la série des ténues aspirées. Le facteur phonologique y obvie en provoquant la sonorisation des ténues en train de se renforcer. Des moyennes aspirées se forment à l'initiale ⁷². Leur aspiration est le résultat d'action du facteur phonétique (le renforcement), leur sonorité est causée par le facteur phonologique.

Dans quelques parlers du dialecte d'Ararat et de Karin, de même que dans celui de Tiflis et d'Artvin, le renforcement, lors de la 3-ème mutation, ne provoqua que la sonorisation des faibles sujettes au renforcement. Il semble que l'aspiration n'y fut encore pas nette au moment où réagit le facteur phonologique.

Nous pourrions donc présenter le développement du consonantisme de la périphérie nord à l'aide du suivant schéma:

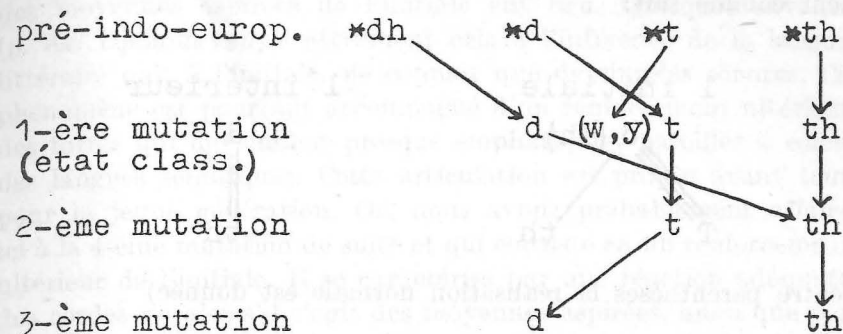


⁷⁰ Džaukjan, *K voprosu...*

⁷¹ L. Zabrocki, *Usilnienie...*, p. 244.

⁷² L. Zabrocki, *Przesuwki...*, p. 42.

l'intérieur



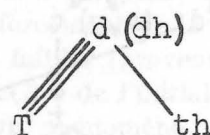
où — signifie la lénition naturelle (pas causée par le facteur phonologique).

Dans le schéma ci-dessus présenté la consonne faible a deux variantes: à l'initiale elle est une moyenne aspirée, à l'intérieur elle est d'habitude une simple moyenne (parfois une ténue, mais faible, p. ex. après la spirante sourde, et dans certains groupes de consonnes). Aussi entre-t-elle dans des relations compliquées avec les autres occlusives. A l'initiale (c'est-à-dire comme une moyenne aspirée dont l'aspiration n'est pas une marque phonologique) elle forme, avec la ténue aspirée, une opposition de sonorité, privative au point de vue logique; tandis qu'une ténue forte est, en face d'elle, le terme marqué de l'opposition d'intensité (une moyenne aspirée n'a pas d'articulation intense propre à une ténue forte). L'initiale connaît donc deux oppositions: celle de sonorité et celle d'intensité; l'intérieur n'en a qu'une seule — l'opposition d'aspiration qui correspond à celle de sonorité de l'initiale. Dans la position de neutralisation (après les spirantes) l'archiphonème est représenté par une faible (sourde après la spirante sourde, sonore après la spirante sonore) non aspirée. Le terme marqué est donc une ténue aspirée, et le trait distinctif — l'aspiration.

L'opposition d'intensité de l'initiale se neutralise à l'intérieur, et le représentant de l'archiphonème est à l'intérieur le terme non marqué, c'est-à-dire une faible (sonore en position intervocalique).

Les systèmes partiels de l'initiale et de l'intérieur se présentent comme suit:

l'initiale



l'intérieur



(entre parenthèses la réalisation normale est donnée)

Les ténues fortes dont nous parlons plus haut ont, sur l'aire du dialecte d'Ararat et en arménien littéraire orientale (qui se base sur celui-là) une occlusion de beaucoup plus intense que celles des langues p. ex. slaves ou romanes. Cela se voit de manière très nette dans les affriquées. En effet, les Arméniens identifient les affriquées des autres langues avec les aspirées⁷³ de la leur, jamais avec les fortes. Dans les recherches jusqu'ici effectuées elles avaient toujours été considérées comme de simples ténues se distinguant des aspirées par le manque d'aspiration. Personne n'indiqua leur intense articulation qui fait d'elles le terme marqué de l'opposition d'intensité et les distingue des faibles réalisées comme des sonores (sonores aspirées à l'initiale). Cependant un Arménien se penche à croire que les consonnes occlusives (et surtout les affriquées), considérées jusqu'ici seulement comme des sourdes (caractéristique négative), „ne se trouvent dans aucune langue indo-européenne“⁷⁴. Elles sont plutôt identifiées avec les glottalisées caucasiennes, vu leur grande intensité d'occlusion.

4-ème mutation

L'état présenté plus haut caractérise beaucoup de parlars appartenants au II groupe. Cependant dans quelques-uns de ces

⁷³ A. Gharibyan, *Hay barbaragituthyun*. Erévan 1953, p. 121.

⁷⁴ V. Arakhelyan, *Zamanakakiç hayereni knçyunabanuthyun* (phonétique de l'arménien contemporain). Erévan 1955, p. 29.

parlars (par ex. dans celui de Pharpi) l'amuïssement d'aspiration des moyennes aspirées de l'initiale eut lieu. Quelques savants (p. ex. Djahoukjan)⁷⁵ attribuent cela à l'influence de la langue littéraire qui, à l'initiale, ne connaît que de simples sonores. Ce phénomène est pourtant accompagné d'un renforcement ultérieur des fortes qui deviennent presque emphatiques, pareilles à celles des langues sémitiques. Cette articulation est propre avant tout pour la jeune génération. Or, nous avons probablement affaire ici à la 4-ème mutation de suite et qui consiste en un renforcement ultérieur de l'initiale. Il se caractérise par une réaction adéquate des cordes vocales s'il s'agit des moyennes aspirées, aussi que par une réaction supraglottale adéquate quant aux ténues fortes. Le renforcement des moyennes aspirées donna, comme jadis en préarménien, de simples moyennes, sans qu'il y eût, paraît-il, d'étape intermédiaire (spirantes sonores), car la position initiale favorise l'articulation occlusive⁷⁶. Le renforcement des fortes donne des consonnes à occlusion encore plus forte, presque emphatiques, ce qui est le résultat d'un accroissement d'occlusion supraglottale parallèle au renforcement du courant d'air⁷⁷.

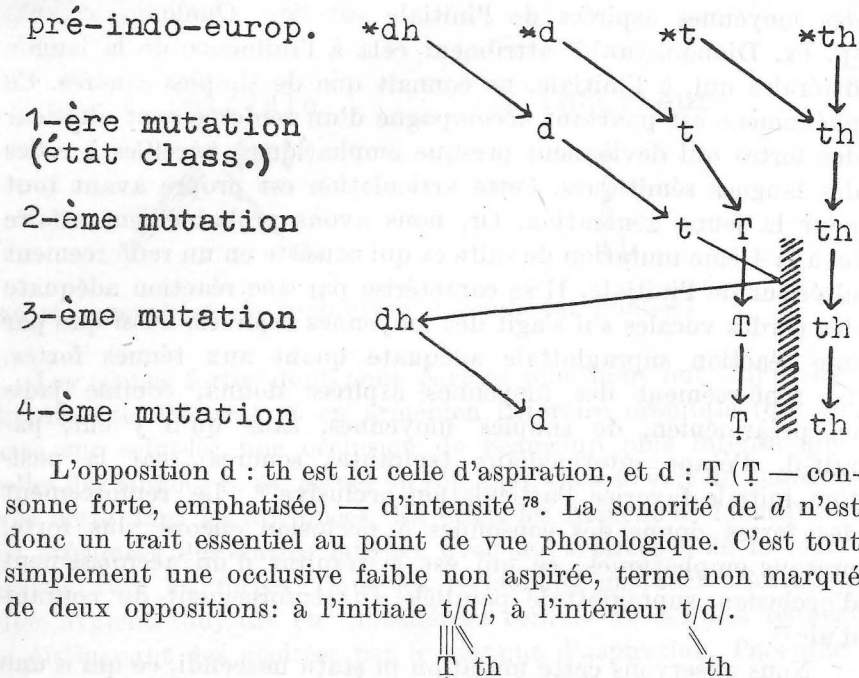
Nous observons cette mutation in statu nascendi, ce qui a une importance considérable pour les recherches théoriques. En effet, l'ordre fixe dans lequel agit la mutation y trouve sa confirmation: l'initiale d'abord (l'intérieur, pour le moment, demeure intact), et, en lui, les consonnes les plus faibles (ici les moyennes aspirées) subissent des changements substantiels le plus vite. Pour certains parlars du dialecte d'Ararat (celui de Karin probablement aussi) on peut donc admettre le schéma suivant du développement de leur consonantisme:

⁷⁵ Džaukjan, *K voprosu...*

⁷⁶ Dans quelques mots la moyenne aspirée subit seulement la désonorisation, tout en restant aspirée; cela par suite d'assimilation à la spirante qui suit ou à la ténue aspirée, p. ex. gišer (nuit) ≥ ghišer ≥ khəšer; gəçem (je jette) ≥ ghəçem ≥ khəçem. Un phénomène semblable eut aussi lieu en préarménien, où *gisan ≥ khsan (vingt).

⁷⁷ L. Zabrocki, *Usilnienie...*, p. 27.

à l'initiale



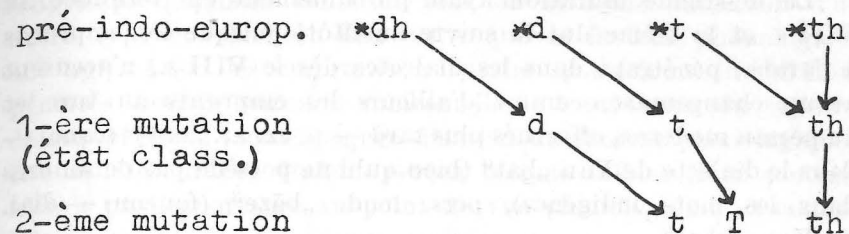
L'opposition d : th est ici celle d'aspiration, et d : T (T — consonne forte, emphatisée) — d'intensité⁷⁸. La sonorité de *d* n'est donc un trait essentiel au point de vue phonologique. C'est tout simplement une occlusive faible non aspirée, terme non marqué de deux oppositions: à l'initiale *t/d*, à l'intérieur *t/d*.

D. Périphérie Est (dial. groupes VI et VII)

Parmi les dialectes de cette périphérie (moyen Araks) se trouve une aire assez réduite conservant le consonantisme de la langue classique, c'est-à-dire l'état créé par la mutation préarménienne (gr. VI).

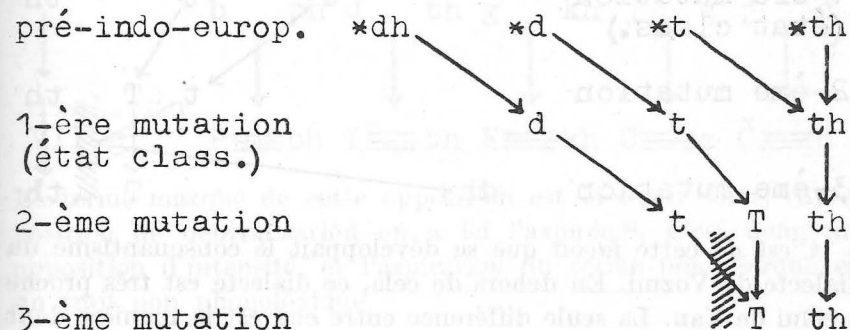
Ailleurs, il y eut sur ce territoire la 2-ème mutation (VII groupe), dans la plupart des parlers aussi la 3-ème, qui (dans une partie du territoire en question) entraîna finalement une confluence des classiques moyennes avec les ténues (à l'initiale et, partiellement, à l'intérieur) ou avec les ténues aspirées (surtout à la finale; dans une partie de dialectes aussi à l'intérieur). La 2-ème mutation s'opérait ici de la même, paraît-il, façon, que dans les dialectes du II-ème groupe (périphérie nord):

⁷⁸ Cf. remarque 66.



Cet état, sans changement ultérieur, est probablement conservé par le dialecte de Šatax (au sud du lac de Van) où, d'après ce qu'on lit dans une bonne monographie de ce dialecte⁷⁹, les anciennes sonores ont une certaine „nuance de sonorité“ (malgré qu'on les décrit comme sourdes, au fond) et se distinguent des ténues continuant les ténues classiques. Ce sont là assurément des consonnes faibles (à l'auteur du travail plus haut mentionné, elles donnent l'impression vague d'être sonores) et fortes.

La 3-ème mutation (la façon dont elle s'opère sur l'aire de la périphérie est variée d'ailleurs selon le lieu) se caractérisait par un développement différent de la mutation respective de la périphérie nord. En effet, dans la plupart des dialectes de l'est on observe le manque d'action du facteur phonologique. Cela aboutit à une confluence des faibles, sujettes en premier lieu au renforcement, avec des fortes, c'est-à-dire des classiques moyennes avec les ténues:

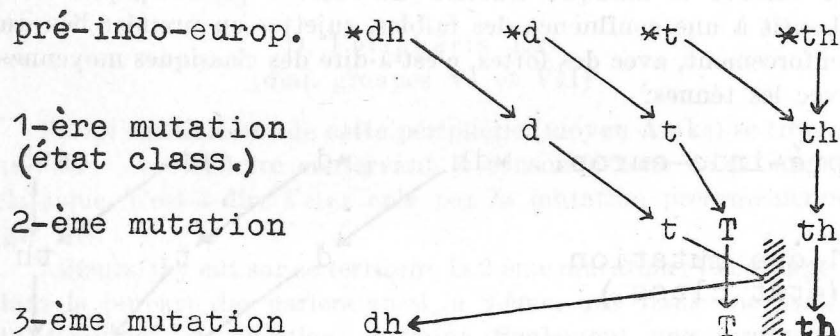


⁷⁹ M. H. Muradyan, *Šataxi barbaro (le dialecte de Šatax)*. Erévan 1962, p. 29.

La deuxième mutation avait probablement été terminée au VIII s. et la 3-ème dut la suivre aussitôt, puisque les emprunts à l'arabe, pénétrant dans les dialectes dès le VIII s., n'accusent aucun changement, comme d'ailleurs les emprunts au turc et au persan moderne, effectués plus tard — p. ex. ar. „batṭ“ (cane) — dans le dialecte de Van „bat“ (bien qu'il ne possède pas de sonores dans les mots indigènes), pers. mod. „bāze“ (faucon) — dial. de Van „bāzā“.

A l'intérieur (dial. de Urmia, de Marāṣ, de Karabāṣ), par-ci par-là seulement à la finale (dial. de Šataḡ), les classiques moyennes passaient immédiatement aux ténues aspirées (v. plus haut p. 200), comme dans d'autres dialectes. Les classiques ténues à l'intérieur subirent, elles aussi, le renforcement et passèrent aux fortes.

Dans une partie du territoire la 3 mutation eut lieu plus tard, car elle affecta les emprunts arabes aussi. Mais elle s'y opérait d'une façon différente. Cette mutation se caractérise notamment par la réaction du facteur phonologique; par là elle ressemble à la 3 mutation de la périphérie nord. Les faibles en train de se renforcer devenaient des aspirées, mais, par suite d'ingérence du facteur phonologique elles devinrent finalement moyennes aspirées:



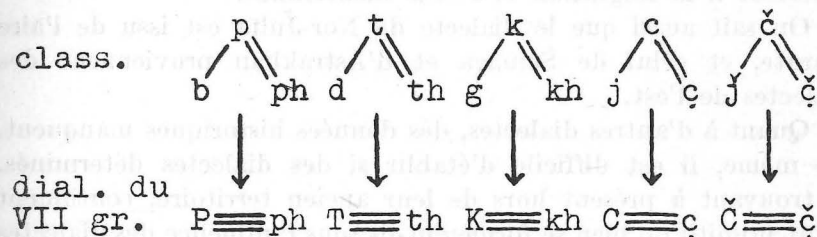
C'est de cette façon que se développait le consonantisme du dialecte de Vozmi. En dehors de cela, ce dialecte est très proche à celui de Van. La seule différence entre eux est la manière dont la 3 mutation s'y était opérée et, ce qui s'en ensuit, l'état de leurs consonantismes. Dans le dialecte de Vozmi le système: faible — forte — aspirée (après la 2 mutation) se conserve plus

longtemps que dans celui de Van, où la 3-ème mutation d'un autre type eut bientôt lieu (sans que le facteur phonologique eût agi). Aussi les emprunts à l'arabe (postérieurs au VIII s.) pénétrés dans le vozmien subirent-ils la 3 mutation du type ci-dessus présenté (accompagnée d'action du facteur phonologique). Les sonores arabes étaient perçus comme faibles (leur sonorité n'était pas importante au point de vue phonologique) et comme tels passaient aux moyennes aspirées, p. ex:

class. bak (basse-cour) — voz. bhak — van. pak
arabe bāqlā (fève) voz. bhāhlā van. bāylā ⁸⁰.

Ainsi le dialecte de Vozmi réussit-il à conserver le système de trois séries. Il en est de même pour le parler de Šiškert ⁸¹, appartenant au dialecte de Karabāṣ, sans parler de celui de Šataḡ (v. plus haut p. 221) qui ne connut la 3 mutation point du tout et conserva les trois séries créées par la 2 mutation: faible — forte — ténue aspirée.

La lénition fut faible dans la périphérie est et ne laissa que peu sensibles traces sous forme de sonorisation sporadique à l'intérieur. Ainsi le trait principal des dialectes de la périphérie est la réduction du système consonantique à deux séries: ténues fortes et ténues aspirées.



Le terme marqué de cette opposition est la ténue forte, car en position de neutralisation on a ici l'aspirée ⁸². C'est donc une opposition d'intensité, et l'aspiration du terme non marqué est un trait non phonologique.

⁸⁰ H. Ačaryan, *Khnnuthyun Vani barbari*. Erévan 1953, p. 53, 249.

⁸¹ A. Gharibyan, *Hay barbaragituthyun*. Erévan 1953, p. 233.

⁸² M. H. Muradyan, *Šataḡi barbarə*. Erévan 1962, p. 44—6.

§ 6. LES DIFFICULTÉS DANS L'ÉTUDE DES MUTATIONS CONSONANTIQUES DES DIALECTES ARMÉNIENS

Les opinions ci-dessus énoncées sur le développement des systèmes consonantiques des dialectes arméniens modernes n'ont, bien sûr, qu'un caractère hypothétique. Des considérations théoriques touchant ce problème se heurtent contre d'énormes difficultés causées par le manque absolu de textes dialectaux, des siècles et des siècles durant. A l'exception des textes moyen-arméniens (spécialement ceux de Cilicie) qui nous permettent de reconstruire la prononciation pour une part seulement de l'aire arménienne, nous ne possédons aucun texte dialectal bien noté, antérieur au XIX s.

Un facteur de plus obscurcissant l'histoire des dialectes arméniens est le manque de données plus détaillées sur les migrations continues du peuple arménien. Même s'il y en a, elles sont très peu nombreuses. On sait seulement que la population arménienne de Sebastya fut venue au XI s. du côté de Van par suite d'une ordonnance byzantine⁸³. Cependant le dialecte de Sebastya de XIX s. n'est nullement la continuation de celui de Van. En effet, il ne connaît pas le passage de $h \geq \chi$, très caractéristique pour les environs du lac de Van et qui est un phénomène très ancien, antérieur à la migration ci-dessus mentionnée.

On sait aussi que le dialecte de Nor-Julfa est issu de l'aire ararate, et celui de Šemaxa et d'Astrakhan proviennent des dialectes de l'est.

Quant à d'autres dialectes, des données historiques manquent. De même, il est difficile d'établir si des dialectes déterminés, se trouvant à présent hors de leur ancien territoire, continuent l'état primitif ou bien se formèrent-ils sous l'influence des dialectes avoisinants nouveaux.

Il est vrai qu'il existe à présent beaucoup de monographies de dialectes déterminés; il n'en est moins vrai que la plupart d'entre elles demeurent inachevées; les opinions au sujet des dia-

⁸³ H. Ačaryan, *Hayoc lezvi patmuthyun*, vol. II, Erévan 1951, p. 437—8.

lectes arméniens sont parfois contraires, d'un auteur à l'autre. Aussi n'est-ce que des descriptions détaillées de tous les dialectes qui puissent considérablement contribuer à l'étude de leur histoire. Mais ici de nouvelles difficultés surgissent. La population arménienne habitant la Turquie avant la I-ère Guerre Mondiale fut pour la plupart exterminée et nombre de dialectes n'existent tout simplement plus.